

Entrée libre**Jean-Jacques Roth**
Rédacteur
en chef adjoint**Dans le bleu**

Si elle avait seulement commencé, on dirait que la fête est finie. L'eau de la pandémie remonte et le monde des arts replonge dans les angoisses qu'il venait à peine de quitter. À Genève, la ville la plus exposée au virus et à la vie culturelle, la situation tourne au cauchemar pour les organisateurs. Ou au vaudeville, s'il prenait à qui-conque l'envie d'en rire. Au moment de boucler ce numéro (on précise, car les choses changent d'heure en heure), les responsables des manifestations recevaient ordres et contreordres après le durcissement des mesures sanitaires décrété par le Conseil d'État. Ville et Canton disaient des choses différentes, et au Canton, les Départements de la culture et de la santé se contredisaient. Fallait-il créer des zones entre groupes de spectateurs de 100 personnes (plafond désormais fixé pour tout rassemblement)? Ou le port du masque suffisait-il? Question technique en apparence, mais qui détermine une différence de jauge importante dans la salle. En attendant que les autorités s'accordent, que faire? Bloquer la billetterie, afin de ne pas surbooker et devoir ensuite rembourser? Vendre un maximum de places pour ne pas désespérer les publics, dont on craint déjà la tentation du repli? Et on ne parle pas des plans de disposition de salles, qui relèvent de la marquerie d'art.

Voyez La Bâtie, le traditionnel festival de la rentrée genevoise, dont nous présentons ci-contre des spectacles à ce jour maintenus. À une semaine du lancement, il a fallu annuler tous les concerts debout en raison des nouvelles normes. Et c'est grâce à un avis de droit reçu en extremis que les organisateurs ont pu faire venir des artistes de pays à risque, les juristes ayant admis qu'ils sont des «travailleurs indispensables» et à ce titre éligibles à une dérogation.

Vendredi, les directeurs de théâtre genevois ont fait bloc pour déclarer leur souci à la fois de la santé du public, du soutien aux artistes et par-dessus tout de la survie des arts vivants. Au moment où ils dévoilent leurs saisons et ouvrent leurs billetteries, on n'a qu'une envie: mépriser le Covid et les suivre.

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Israel Galván danse sur les sons du monde

● Le grand danseur de flamenco illumine l'automne romand avec ses rythmes incandescents. Rendez-vous au Festival de La Bâtie, puis au Théâtre de Vidy pour trois spectacles puissants et radicalement différents.

MIREILLE DESCOMBES

Cet homme est un tremblement de terre, une bourrasque, un ouragan. Tour à tour prince ou sorcier, victorieux ou souffrant, il rythme le passage du temps de ses seuls pieds et mains, donne la parole aux objets, révèle le son caché des choses. Danseur de flamenco hors pair, distingué par de nombreux prix, Israel Galván a développé une approche hétérodoxe et radicalement contemporaine de son art. Avec «Solo» et «El Amor Brujo», il sera cette année l'hôte du Festival de La Bâtie avant de nous donner rendez-vous en octobre au Théâtre de Vidy pour la première européenne de «Mellizo doble».

«Je suis né en dansant», aime à dire l'artiste. Il exagère à peine. Né en 1973 à Séville, fils de deux danseurs de flamenco - sa sœur le devendra également -, le petit garçon au nom biblique a grandi dans l'atmosphère des *tablaos* (les locaux où se donnent les spectacles), des académies de danse et des fêtes. Très vite, *palmas* et *zapateado* n'ont plus de secrets pour lui. Son père, et premier professeur, est tellement époustoufflé par son talent qu'il détourne son fils de sa passion première pour le football. En 1994, Israel Galván rejoint la toute nouvelle Compañía Andaluza de Danza, dirigée par un grand rénovateur du flamenco, Mario Maya.

Des spectacles en rupture

«Ma famille était dans le flamenco. C'était une façon de vivre et de penser, nous explique-t-il dans un entretien téléphonique. Au départ, je n'aimais pas danser, mais j'avais de la facilité. Par la suite, en découvrant mon propre langage, j'ai compris que ce qui faisait ma vocation artistique s'enracinait dans cette discipline. Et si j'y réfléchis bien, je ne me souviens pas d'un jour passé sans danser.» En 1998, le jeune homme présente le premier spectacle de sa compagnie, «Mira! Los Zapatos Rojos». Il est censuré par la critique. Une vingtaine d'autres créations vont suivre, toutes placées sous le signe de la «sortie de route», de la rupture avec les conventions.

«Je peux être femme, objet, animal, j'aime avoir plusieurs corps, nous explique-t-il. Et en plus d'être danseur, à ma manière, je suis aussi musicien. Je ne me contente en effet pas de danser sur la musique des autres, je crée ma propre musique avec mon corps, en utilisant le côté percussif du flamenco.» Ces sons, ces rythmes, il les produit «classiquement» avec



Israel Galván ne renie pas la tradition. Ce qu'il refuse, c'est l'académisme, l'imaginaire sclérosé d'un flamenco figé dans ses clichés. Luis Castilla

ses pieds et ses mains, mais aussi en frappant son torse ou ses cuisses et même en faisant bruire ou crisser les tissus de ses costumes.

Cette démarche sans tabou, on la retrouvera à Genève dans «El Amor Brujo» (L'amour sorcier), gitanerie en un acte et deux tableaux qu'il a créée en 2019 sur la musique de Manuel de Falla. Ce classique du répertoire ibérique relate les amours contrariées de la Gitane Candela. Israel Galván en fait une œuvre baroque, parfois crue, où il danse assis, arrimé à une chaise. Perdue blonde et gants rouges, il se transforme en femme pour marteler avec une énergie diabolique la terreur au cœur de la sorcellerie.

Plus sobre, la pièce «Solo» (2007) se présente comme une sorte de catalogue de son

vocabulaire chorégraphique. Seul au cœur du Musée Ariana, sans autre accompagnement sonore que les sons qu'il produit lui-même, Israel Galván y explore les possibilités de sa danse mise à nu. Une volonté exigeante d'en retrouver l'essence, sans souci d'élégance et de beauté, mais avec une soif et une exigence extrême de pureté.

Refus de l'académisme

Israel Galván, on l'a compris, ne renie pas la tradition. Ce qu'il refuse, c'est l'académisme, l'imaginaire sclérosé d'un flamenco figé dans ses clichés. En étroite complicité avec le chanteur Niño de Elche, il le rappelle et le démontre avec «Mellizo doble» (Jumeau

double), présenté en octobre à Vidy. Cette «folie à deux» se présente comme «une espèce d'anthologie flamenca curieusement au premier abord très classique», nous dit-il. Elle prend la forme d'un récital, un duo entre chant et danse, ou danse et chant, selon les moments, qui passe en revue les différents *palos* (formes musicales) du flamenco, l'*alegría*, la *saeta*, la *sevillana* et la *seguriya*, notamment. Une manière pour ces deux monstres sacrés de rompre avec l'establishment et de repartir des fondements en revendiquant la force de leurs racines depuis une autre perspective. «Y segun lo que nos pide el cuerpo», ajoutent-ils. Selon ce que le corps nous demande! Le programme a été

imaginé un peu comme un menu, en deux parties, avec d'un côté les entrées, de l'autre les desserts.

«J'ai besoin qu'un spectacle me laisse des cicatrices dans le corps», déclarait Israel Galván au journal «Le Monde» au début de l'année. On pourrait souhaiter le même bonheur au spectateur. Un bonheur sans prix à l'heure où plus que jamais le corps est au centre de nos craintes et de nos préoccupations.

Genève. Festival de La Bâtie. Du 28 août au 13 septembre.

Musée Ariana. «Solo», les 7, 8 et 9 septembre. Alhambra. «El amor brujo». Le 10 septembre. Lausanne. Théâtre de Vidy. «Mellizo doble». Les 9 et 10 octobre.

Les défis de La Bâtie 2020

La crise sanitaire a prouvé que le monde de la culture ne pouvait plus se penser au-dessus des contingences matérielles. Et que ses préoccupations pouvaient changer du tout au tout en seulement quelques mois. En novembre dernier, l'heure était à l'écologie et au développement durable. Le directeur de La Bâtie - Festival de Genève, Claude Ratzé, et son équipe avaient donc décidé de ne plus programmer de spectacles venus pour leur seule manifestation depuis l'autre bout de la planète. Bien leur en a pris. En mars dernier, l'économie et la société étaient mises totalement à l'arrêt. Et il devint vite évident qu'il était vain d'imaginer accueillir fin août une troupe venue d'Argentine ou d'Afrique du Sud. Contrairement à d'autres, le Festival de La Bâtie n'a toutefois pas choisi de jeter l'éponge. «Deux choses ont été déterminantes dans ce choix», explique Claude Ratzé. La première, c'est que notre programmation était finie en mars. Plutôt que de se demander qu'est-ce qu'on ne va pas faire, on s'est donc demandé «Qu'est-ce qu'on va faire avec cela?». L'autre avantage, c'est que nous avions parmi nos lieux pas mal de salles moyennes. On s'est donc dit qu'on pouvait légitimement continuer. Je ne prétends pas que nous n'avons pas connu des doutes et des moments difficiles, mais on s'est efforcé de préserver au mieux l'ADN, ou, si vous préférez, l'esprit du festival.» À quelques jours de l'inauguration, beaucoup de choses restent incertaines et la programmation continuera sans doute à évoluer jusqu'au dernier moment. Un conseil donc, n'oubliez pas de consulter le site et de vous tenir informés. M. D.

**À VOIR**
La Bâtie - Festival de Genève.
Du 28 août
au 13 septembre. www.batie.ch